

RYAD ASSANI-RAZAKI

Les Maîtres du sol



LIANA LEVI



Ce n'est qu'un petit village de pêcheurs sur le golfe de Guinée, à la fin du ^{xv}^e siècle. Pourtant les Portugais l'ont choisi pour rejoindre l'Afrique sub-saharienne et s'y installer. La stupéfaction des villageois est immense car la peau de ces hommes, venus chercher de l'or, est translucide, et leur langue indéchiffrable. Petit à petit, sous la pression des « diables blancs », les anciennes croyances vacillent, les coutumes s'effacent. Tout change, mais pas l'usage qui impose de se débarrasser des enfants nés malformés, comme la petite Efua. Pourtant un homme mystérieux, récemment arrivé au village, s'intéresse à la fillette. Est-ce un esclave, un prince, un guerrier? Et quel est le motif de son intérêt pour Efua? Les réponses à ces questions se situent à l'issue d'un long voyage jusqu'à Tombouctou. Là-bas aussi, certains remettent en question les croyances anciennes. Éblouis par le savoir des Arabes, ils veulent imposer dans le puissant Empire songhaï la religion d'Allah arrivée d'Orient, au risque de rompre un équilibre ancestral...

Épopée ambitieuse et romanesque, *Les Maîtres du sol* met en scène un pan aussi fascinant que peu connu de l'histoire de l'Afrique.

Né en 1981 à Cotonou, au Bénin, **RYAD ASSANI-RAZAKI** vit à Toronto. Il est également l'auteur de *La Main d'Iman*, lauréat du prix Robert-Cliche du premier roman.

Ryad Assani-Razaki

Les maîtres du sol



Liana Levi

*À Lucinda, Eniola et Afeni,
mes plus chers trésors!
À Bola, à M'man, à P'pa,
aucun mot ne peut décrire mon amour!*

Préface

Il m'a fallu quinze ans pour écrire *Les Maîtres du sol*. De la genèse de l'idée jusqu'au temps de l'écriture, tout en passant par la phase des recherches. La période que je voulais couvrir, la fin du xv^e siècle, est très peu documentée et les quelques écrits sont le fruit de perspectives extérieures – arabes ou européennes – biaisées. L'histoire de l'Africain a en effet été réduite à son passé colonial et à l'esclavage, soit quatre cents ans sur une histoire de trois cent mille ans. Cela équivaut à vingt jours sur une vie de quarante ans. Dans le processus actuel de dépassement des identités imposées par l'esclavage et la colonisation, il est impossible aux Africains de s'y reconnaître. Il m'a donc semblé nécessaire de revenir à cette importante période de la fin du xv^e siècle, période précoloniale de tous les changements aussi bien dans les villages situés au bord de l'Atlantique que dans les terres intérieures de l'Empire songhaï.

Pour les populations vivant dans le golfe de Guinée, le tournant est marqué par le va-et-vient de bateaux portugais depuis 1471, venus chercher de l'or. Jusque-là, c'étaient les Wangaras, commerçants du peuple Soninké, qui échangeaient contre du sel le précieux métal provenant des mines de l'Afrique de l'Ouest avec les marchands maghrébins qui le revendaient au prix fort aux

Européens. Or ces derniers ont pensé qu'aller s'approvisionner près de la source serait plus rentable et se sont approchés du Golfe. Avec leur arrivée tout change dans les villages environnants : les rapports, les règles ancestrales et les liens que la population avait conservés avec les dieux des aïeuls.

Je raconte dans le livre l'histoire, en 1498, d'un village de pêcheurs fantais du golfe de Guinée, rebaptisé Aldea par les Portugais, et où ces derniers se sont installés de façon permanente en construisant un fort. Dans les années qui suivent leur installation naissent les premiers affrontements entre ceux qui ne veulent pas se soumettre aux modalités des Blancs et ceux qui veulent au contraire les adopter, y compris leurs croyances religieuses.

À la même époque, en remontant dans l'Empire songhaï, les liens avec les croyances ancestrales sont également remis en question par l'avancée de l'Islam qui arrive de la Péninsule arabique. Le réseau intellectuel musulman, qui s'est tissé jusque-là du Moyen-Orient au Maghreb, se développe en Afrique sahélienne. La religion n'y est pas vue comme une sorte de foi mystique, à la manière contemporaine. Elle fait partie d'un corpus scientifique, qui comprend l'astrologie, les mathématiques, la géométrie, etc. C'est à ce dialogue culturel que l'élite académique urbaine des régions du Sahel veut participer en adoptant la religion islamique, dont la progression s'étend sur une période et un espace qui dépassent bien évidemment ceux du livre. Je me suis concentré sur Tombouctou où, pendant une longue période, l'élite intellectuelle musulmane a été persécutée par l'empereur de l'Empire songhaï Sonni Ali (1464-1492) qui se sentait menacé par le pouvoir de cette élite

dont le savoir dépassait le sien. Ces intellectuels ont donc œuvré pour se débarrasser de Sonni Ali et pour placer sur le trône une personne qu'ils pouvaient mieux contrôler. Ce nouvel empereur, l'Askia Mohammed, qui devait son poste aux musulmans, applique donc des principes de gouvernance qui vont dans leur sens.

De plus, un changement apparaît à cette époque, la naissance d'une idée proche de celle de « nation », un lieu où on partage des valeurs communes. Et l'Askia Mohammed œuvre dans ce sens en imposant la foi islamique dans l'Empire songhaï pour unifier son territoire.

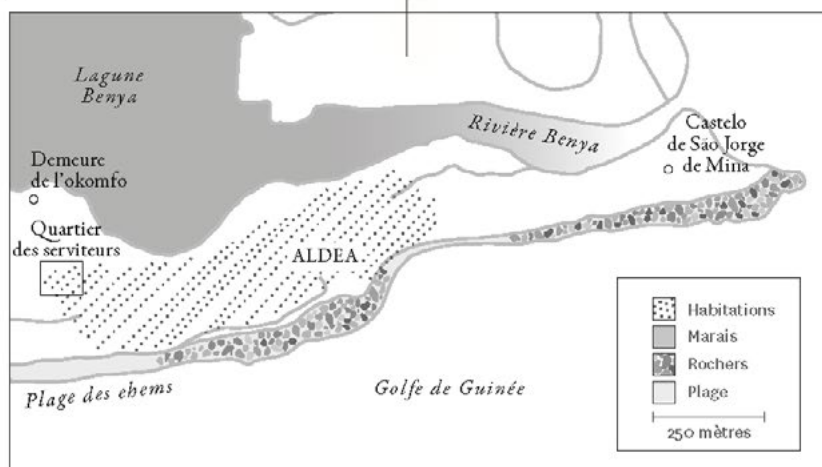
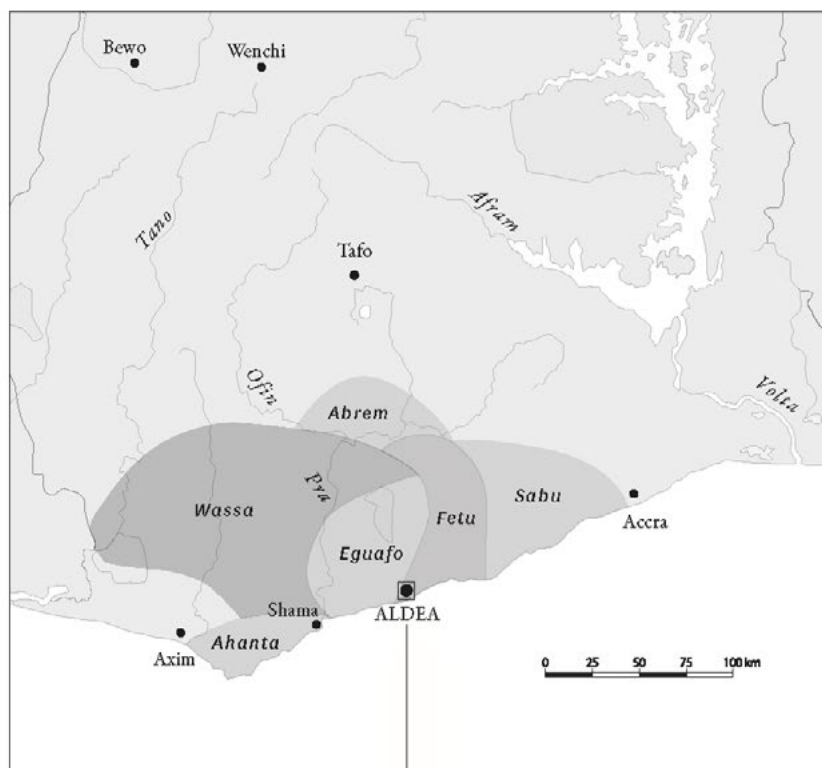
Ces lieux, cette époque et ces problématiques riches et contrastées m'ont semblé un terreau fertile pour mettre en scène des personnages et des aventures qui font entrer le lecteur dans la vie quotidienne de ces populations. Et pour permettre aussi de mieux comprendre ces choix qui aujourd'hui encore perpétuent les crises identitaires en Afrique. Cheikh Hamidou Kane a écrit « Si je leur dis d'aller à l'école nouvelle [...] Ce qu'ils apprendront vaut-il ce qu'ils oublieront ? ».

Ryad Assani-Razaki

L'Afrique



Le royaume d'Eguafo et ses environs



Un lexique et un index des personnages se trouvent
en fin du livre.

I

Le livre de Nyanta

Ni brutalités, ni sévices, ni tortures ne m'ont jamais amené à demander la grâce, car je préfère mourir la tête haute, la foi inébranlable et la confiance profonde dans la destinée de mon pays, plutôt que vivre dans la soumission et le mépris des principes sacrés. L'histoire dira un jour son mot, mais ce ne sera pas l'histoire qu'on enseignera à Bruxelles, Washington, Paris ou aux Nations Unies, mais celle qu'on enseignera dans les pays affranchis du colonialisme et de ses fantoches. L'Afrique écrira sa propre histoire et elle sera au nord et au sud du Sahara une histoire de gloire et de dignité. Ne me pleure pas, ma compagne. Moi je sais que mon pays, qui souffre tant, saura défendre son indépendance et sa liberté.

Patrice Lumumba,
dernière lettre à sa femme.

Le Castelo de São Jorge da Mina
La loyauté de leur union – L'oracle d'un okomfo

Aldea das duas partes¹, 11 mai de l'an de grâce 1498

Ils sont arrivés à bord de dix navires transportant plus de six cents hommes, le plus grand nombre qui ait jamais débarqué sur ces rives. Ils sont arrivés et tout a changé. C'est ce que disaient les anciens, ceux qui étaient là en ces temps auxquels on se réfère à présent simplement comme *avant*. À les entendre parler, on aurait cru que le ciel des nuits d'*avant* avait une autre odeur, que le vent du large d'*avant* avait un autre goût, que les vagues de la mer d'*avant* avaient dansé une autre danse. À quoi ressemblait la falaise quand six cents hommes à la peau étrangement translucide et à l'allure féroce n'avaient pas encore érigé à son sommet l'insolite construction imposante et difforme qui se dressait à présent comme une ombre face à la lune pâle ? Quand les aburofo² n'avaient pas encore bâti le Castelo de São Jorge da Mina au nom du souverain d'une terre qu'ils appelaient le *royaume du Portugal*. C'est cette question que se posait Nyanta depuis

1. Aujourd'hui Elmina, ville du Ghana.

2. Littéralement: « les hommes venus d'au-delà de l'horizon » (en fanti).

sept nuits, au moment précis où le ciel – si elle ne pouvait le voir, elle pouvait en sentir le parfum nocturne –, le vent – si elle ne pouvait l’entendre, elle pouvait le goûter sur ses lèvres –, et la mer étaient partout autour d’elle. Dans sa tête et dans son ventre, entre ses seins et sous ses orteils, elle entendait son clapotis. Elle entendait aussi la peur.

La joue collée au fond d’une barque qui fuyait vers le large, elle pouvait aussi sentir les rigoles autour d’elle chaque fois qu’une gerbe d’eau de mer pénétrait dans l’embarcation. Recroquevillée en chien de fusil dans cette flaque salée, elle tentait de voir à travers les mailles de la couverture de raphia qui la recouvrait. Cependant, elle n’était préoccupée ni par le bois rêche qui lui mordait le flanc ni par l’eau froide qui imbibait ses vêtements. Elle ne percevait que les battements de son cœur, dont la violence traduisait sa terreur.

L’*ehem*¹ au fond duquel elle était tapie fendait les vagues à une vitesse vertigineuse. La rumeur familière du village, déjà loin sur la berge, avait depuis longtemps disparu. À présent, c’étaient les voix des autres pêcheurs qui s’éteignaient progressivement. À travers le raphia, elle percevait à peine la lumière de la torche que portait Konto pour éclairer leur chemin. Il se tenait debout près de la tête de Nyanta, une silhouette rassurante. Elle l’imaginait tenant la torche haute, comme un homme, au bout de laquelle des flammes ondoyantes dévoraient le bois. L’odeur de l’huile de palme qui se consumait en crépitant accompagnait celle des quelques poissons qui déjà frétilaient dans le panier d’osier aux pieds de Nyanta. Elle savait qu’Ekow, l’ami de

1. Canoë taillé dans un tronc d’arbre, sans aucun assemblage de pièces.

Konto, était assis à la poupe, les jambes de part et d'autre du panier et qu'il observait de son regard morne le harpon orné de talismans que manipulait Konto. Chaque fois qu'il le voyait esquisser un imperceptible mouvement, Ekow exécutait aussitôt une manœuvre habile avec sa pagaie, qui faisait cliqueter les bracelets d'ivoire et d'or sur ses avant-bras. L'ehem glissait alors en silence vers un autre poisson, leurré à la surface par la beauté traîtresse du rayonnement de la torche.

Konto et son ami pêchaient ensemble depuis toujours, c'est-à-dire depuis qu'ils avaient, à deux, réussi à rassembler de quoi acheter leur premier ehem, au sortir de l'adolescence. À cet âge, il n'était plus question pour eux de pêcher avec leurs oncles, ni de louer une barque. Avec dans leur bourse une poignée d'or, ils avaient quitté les terres des Fantis et marché jusqu'au royaume d'Ahanta, le pays boisé, où l'on fabriquait les meilleurs ehems.

Après leur retour d'Ahanta à bord d'une embarcation flambant neuve, Ekow avait choisi de s'asseoir à la poupe, pagaie à la main. Le regard posé sur le dos de Konto, il l'observait avec attention, mémorisant le moindre frémissement de ses épaules et anticipant le moment où un poisson infortuné bondirait de l'écume et serait happé par le harpon projeté avec dextérité. Tirant sur la corde qui la reliait à son poignet, Konto ramenait ensuite son arme d'un geste sec en même temps que le poisson aux écailles scintillantes. Celui-ci atterrissait dans le panier avec un bruit flasque. Ils avaient toujours pêché ainsi. Depuis exactement sept nuits, pourtant, cette chorégraphie à laquelle ils s'étaient accoutumés avait acquis un tout autre sens. Chaque poisson qui s'ajoutait au panier indiquait un sursis, signifiant que leur vie n'avait pas encore basculé dans l'horreur. À mesure que l'ehem

s'éloignait du rivage et du Castelo, Nyanta songeait que c'était nécessaire. Il fallait pêcher. Faire semblant de pêcher.

Quand ils pêchaient, Konto et son ami n'avaient plus besoin de se parler pour se comprendre, alors elle attendait en silence. Seul le bruit des vagues qui raclaient le fond de l'ehem lui rappelait qu'elle existait, qu'il y avait un monde autour d'elle. Un monde dangereux et injuste. Étreignant son suman, la griffe de léopard qu'elle portait en pendentif et qui contenait l'esprit de son ange gardien, Nyanta priait pour que tout fût bientôt fini.

Cela faisait un moment que l'ehem s'était arrêté. Cela signifiait que les pêcheurs n'observaient plus la surface de l'eau à la recherche d'une prise. À présent, c'étaient eux, les poissons, les proies. Elle les imaginait scrutant l'horizon, guettant le harpon qui menaçait de les transpercer à la moindre imprudence.

– Nous sommes arrivés.

La voix de Konto s'envola, emportée vers le large. Nyanta se découvrit, sans bouger cependant ses membres endoloris. Elle observa les étoiles, filles de la lune. Elles vibraient, innombrables, dans la nuit claire. Elle pensa que c'étaient les yeux des abosom, les esprits, qui veillaient sur elle. Étaient-ils sur le point de la trahir? Ses bras reprenaient vie. Elle risqua un œil par-dessus bord. Son regard se perdit dans l'immensité. Autour d'elle, la mer terrestre et la mer céleste s'étendaient à l'infini, au point de se confondre dans les ténèbres, à l'horizon. Elle fut prise de peur. Où étaient-ils? Sentant peut-être son désarroi, Konto lui indiqua une direction au loin avec son harpon. Les sourcils froncés, elle fouilla du regard l'endroit qu'indiquait la pointe de métal. Peu à peu, elle reconnut la falaise, la silhouette du Castelo.

Elle crut deviner les feux du village, mais elle n'en était pas certaine. Elle suivit des yeux les reliefs sombres et se réorienta. Ils étaient partis beaucoup plus loin que les nuits précédentes, au point où ils atteignaient presque le niveau des récifs. Personne ne s'éloignait autant des côtes en pleine nuit, ils se feraient prendre s'ils se faisaient remarquer. Pourquoi avaient-ils pris tant de risques ? Elle interrogea du regard Ekow, qui haussa les épaules d'un air désinvolte. Elle serra les poings, prête à les réprimander, mais se tournant vers Konto, elle vit de la compassion sur son visage. Il tenta un sourire forcé, ce qui fit danser les perles d'or accrochées à sa barbe. Chaque soir, il exprimait son inquiétude en constatant que Nyanta s'affaiblissait de plus en plus et il estimait que la prochaine fois, le périple pourrait bien lui être fatal. Elle comprit donc que c'était pour réduire l'effort qu'elle aurait à fournir qu'il avait pris le risque de se rapprocher de leur destination.

Konto et Ekow avaient toujours été des pêcheurs à part. Ils ne se parlaient pas, et surtout, ils prenaient des risques. Elle en avait toujours voulu à Konto pour ce désir inconscient qui le poussait à mettre sa vie en péril encore et encore, mais ce soir, elle ne pouvait que lui en être reconnaissante. Il faisait ça pour elle. Cette pensée la calma. Elle tenta de remuer les jambes et y parvint.

– On ne peut pas aller plus loin.

Il pointa son harpon dans une autre direction, vers les récifs.

– C'est par là.

Le moment était venu. Ils ne pouvaient s'éterniser ici, sans quoi quelques pêcheurs zélés risquaient de se rapprocher d'eux pour voir ce qui les retenait là. Nyanta repoussa tout à fait la couverture et dévoila un plateau

d'écorce dont le contenu était recouvert par des feuilles de bananier, compactes et imperméables. Elle angoissa à nouveau en regardant le plateau, puis s'ébroua intérieurement pour se détendre les nerfs. D'un geste lent, elle passa une cuisse par-dessus bord, du côté opposé au rivage, pour éviter d'être vue par les autres pêcheurs. Son genou plongea dans l'eau, aussitôt suivi par le reste de sa jambe. Comme tous les soirs précédents, elle avait l'impression de rêver. C'est seulement une fois qu'elle eut entièrement basculé dans l'océan qu'elle fut traversée par une décharge violente. Elle avait oublié à quel point l'eau était froide. Elle serra les dents pour éviter de gémir. Désorientée, elle tendit les bras dans le noir et ne fut rassurée que lorsque ses mains rencontrèrent l'ehem. Ekow lui tendit le plateau avec précaution. Gardant les deux bras au-dessus de la tête pour maintenir le plateau à la surface, elle prit une profonde inspiration et plongea sous les vagues. Lorsqu'elle refit surface, l'ehem s'éloignait. Elle se retrouva seule au milieu des ténèbres.

La mer avait jusqu'alors été calme, mais ici, les courants menaçaient de la projeter contre les récifs. Les bras toujours immobilisés par le plateau, elle battait des pieds, battait des hanches, luttait tant bien que mal contre les éléments. De temps à autre, son flanc heurtait un rocher et elle avalait de l'eau en toussant. Il lui fallait alors remonter à la surface pour reprendre son souffle. L'espace entre les récifs était très étroit, voilà pourquoi les ehems ne pouvaient s'y risquer. De plus, le ressac des vagues sur les rochers décuplait leur force. Prise au milieu de ce tourbillon, elle peinait à avancer. Elle commençait à désespérer. Chaque fois qu'elle effectuait ce périple, elle le trouvait un peu plus éprouvant. Le lendemain

matin, elle se levait éreintée. De plus en plus souvent, le plateau lui échappait. Lorsque ses mains n'agrippaient plus que de l'écume, elle prenait conscience qu'il lui faudrait battre en retraite, encore une fois, tout reprendre à zéro. Affolée, Nyanta se dit qu'elle n'y arriverait pas. Elle avait tenté sa chance une fois de trop. Elle faisait de son mieux pour contrôler ses mouvements, afin d'éviter qu'une jambe ne lâche, qu'un muscle ne se contracte trop fort. La moindre crampe au mollet l'entraînerait vers une noyade certaine.

Sa tête heurta une roche de plein fouet. Elle sombra.

Les yeux ouverts, elle se sentit dériver. À la lisière de sa vision, elle perçut un mouvement. Quelque chose de brillant filait vers les abysses. Il s'agissait d'une raie, dont le dos reflétait un rayon de lune. Le mouvement la ramena tout à coup à la conscience. Elle chercha à remonter dans un mouvement désordonné qui réclamait la vie. Elle avait les yeux qui piquaient, de grosses bulles d'air s'échappaient de ses narines. Malgré tout, elle garda le cap vers la lumière. Ses bras s'épuisaient. Si elle n'atteignait pas la surface au plus vite, ce serait la fin. Enfin, elle ouvrit la bouche et, hurlant, aspira air, sel, eau et salive. Quand la vision lui revint, par la grâce des esprits, elle constata qu'elle était arrivée.

Devant elle se dressait un rocher immense. Elle vit le plateau flotter un peu plus loin. Elle l'attrapa d'une main, puis nagea jusqu'aux cavités qui creusaient la roche. À bout de souffle, elle laissa le courant la projeter sur le sable à l'entrée de la grotte, où elle se retourna à grand-peine sur le dos. Les bras en croix, les jambes tremblantes, elle fut prise de nausée. Elle comprit le message que son organisme traumatisé voulait lui transmettre. Si demain, elle le soumettait à nouveau à cette épreuve, elle

mourrait. Elle voulait fermer les yeux, se laisser emporter par le sommeil. Elle aurait pu rester ainsi pendant des heures, mais une voix lui parvint :

– Nyanta, c'est bien toi ?

La voix caverneuse traversa son esprit comme un rayon de lune glisse sur un rocher. Elle ne pouvait pas dormir. Elle s'appuya sur les coudes, mais ne parvint pas à se relever.

– Oui, Kodwo, c'est moi.

Elle avait remué les lèvres, mais aucun son n'était sorti de sa gorge. Au loin, au fond de la grotte, elle vit une silhouette. L'homme arriva et se pencha au-dessus d'elle. Il l'observait d'un regard inquiet. Il la souleva d'un bras. De l'autre, il se saisit du plateau. Après l'avoir entraînée jusqu'au fond de la grotte, il l'aida à s'installer contre la paroi d'un geste délicat. Ses cuisses tremblaient. Elle avait des crampes sous les côtes, qui ne la quittaient plus depuis la première nuit. Elle ne sentait plus son visage là où il avait heurté le rocher.

– Je ne sais pas si j'aurai la force de revenir une autre fois.

Elle avait dû s'assoupir. Un feu de bois brûlait à présent à ses pieds, lui procurant un plaisir qui remontait le long de ses jambes. Puis elle s'aperçut que Kodwo lui tendait quelque chose, insistant pour qu'elle le prenne. Il s'agissait d'une banane.

Nyanta chercha du regard le plateau pour lequel elle avait déployé tant d'efforts. L'emballage de feuilles avait été éventré, révélant son précieux contenu : un assortiment de fruits et des beignets de mil. Kodwo attira à nouveau son attention en agitant la banane.

– Non, fit-elle. C'est pour toi.

– Mange, je te dis !

Elle connaissait trop son caractère pour lutter contre lui.

Elle prit une bouchée. La chair tendre fondit dans sa bouche. C'était bon. Il attendit patiemment qu'elle avale, avant de lui lancer un ordre plus difficile à suivre :

– Ne reviens pas demain.

Nyanta fut prise d'angoisse.

– Ce n'est pas possible, Kodwo, je ne peux pas te laisser ici sans rien à manger...

– Demain, tu n'y arriveras plus. Je t'avais prévenue hier que tu manquerais de forces...

– Mais je n'ai pas le choix. Je dois revenir...

– Pourquoi tu t'entêtes, est-ce que tu veux te tuer ?

Il avait haussé le ton, et alors qu'elle se rétractait, il se rendit compte qu'il était allé trop loin. Elle glissa sa main dans la sienne.

– Je t'aime, Kodwo. Je ne peux pas t'abandonner.

Ils baissèrent tous les deux les yeux.

– Eh bien, moi je suis ton mari et je t'ordonne de m'abandonner.

Inspectant à nouveau le contenu du plateau, il fronça les sourcils.

– Tu n'as même pas amené de vin. Pourquoi tu ne fais jamais ce que je t'ai demandé ?

Elle secoua la tête. Une boule douloureuse s'était formée dans sa gorge. Elle voulait s'excuser. Il passait ses journées seul à attendre qu'elle lui livre son unique repas quotidien.

– Je me suis dit que peut-être, si on attendait un jour de plus, les choses s'amélioreraient.

– Et la situation n'évolue pas ?

Elle ne répondit rien. Elle songeait à la meute enragée qui était passée devant sa maison à l'aube, en lançant des pierres. En réalité, la situation avait empiré.

– Si jamais tu rentres, si tu es capturé...

La voix de Nyanta se brisa. Kodwo la serra dans ses bras et lui chuchota à l'oreille :

– Il faudra bien que tu fasses ce que je te demande.

– Ce n'est pas un bon plan.

– Nous n'avons pas le choix. Réunis l'assemblée des anciens. Ils sont sages, ils t'écouteront.

Un moment passa. Ils tendirent l'oreille au crépitement des flammes et au bruit des vagues qui léchaient l'entrée de la grotte.

– Et moi, je te répète que ça ne fonctionnera pas. Konto les a entendus discuter l'autre jour. Ils disent que ta faute est impardonnable. Et les Portugais sont impliqués dans l'affaire. Ils parlent de jugement capital, tu comprends ? Ils réclament la peine de mort !

Sentant son mari frémir en entendant ces paroles, elle regretta aussitôt sa révélation. Il venait certainement d'imaginer la scène qui la hantait jour et nuit. Kodwo à genoux dans la poussière, les mains nouées dans le dos, les yeux bandés. La sagaie qui fendait l'air pour lui crever la poitrine. Ensuite, le couperet qui lui tranchait la tête. Nyanta poussa un gémissement sonore.

La saisissant par les épaules, Kodwo la plaqua contre la paroi de la grotte :

– Peu m'importent les aburofo ! Tu vas m'obéir, tu entends ? Je t'ai donné un ordre.

Le souffle coupé, elle écarquilla les yeux :

– D'accord.

– Ne reviens pas ici avant de l'avoir fait. Ne te tue pas pour moi, tu sais très bien que je n'en vaux pas la peine.

Elle ne répondit pas.

– Et puis, pense à notre fille, ajouta-t-il d'une voix plus douce.

- D'accord.
- Il faut que tu partes maintenant. Mon frère t'attend.
- D'accord.

Elle avait récupéré assez de forces pour retourner au village. Il était aussi plus facile pour elle de nager au retour, dans le sens du courant. Alors qu'elle s'apprêtait à partir, Kodwo lui saisit le poignet.

- Tu n'oublies pas quelque chose, Nyanta ?

Sa poitrine fut prise dans un étau et elle ferma les yeux pour contenir sa peine. Kodwo saisit une outre dissimulée sous une pierre, et versa un peu de son contenu dans un gobelet en terre cuite qu'il tendit à sa femme. Elle ignora cette offrande, les yeux plantés dans les siens. L'odeur de la potion était si forte qu'elle lui faisait retrousser les narines. Les yeux emplis de larmes, elle le supplia du regard. Elle l'aimait, elle l'avait déjà dit, et elle était prête à mourir pour lui. Chaque matin, elle allait verser de l'huile de palme et du mil pour lui, sur l'autel de la place du marché. La seule chose qu'elle n'avait pas faite, c'était de consulter l'okomfo¹, dont elle avait peur depuis le jour où Efua était née. Mais elle ne lui confia rien de tout cela.

- Ainsi que je te l'ai déjà dit hier, je n'ai été avec personne d'autre depuis que tu es parti.

Kodwo restait silencieux. Il continuait à lui tendre la potion infecte.

- Écoute, tu sais comment ça marche. Il faut que tu prêtes serment au nom des abosom.

Nyanta tenta de soutenir son regard, mais elle se heurta à un mur. Elle prit donc le gobelet et, avec nervosité, elle

1. Médiateur entre les humains et le monde spirituel, capable de canaliser des forces invisibles pour guider, guérir ou révéler.

en but une gorgée, rapidement, pour faire passer l'amertume. Elle était sous serment. Elle prenait les abosom à témoin, au risque de sa vie.

– Je n'ai été avec personne.

– Depuis que je suis parti ?

– Depuis que tu es parti.

Il reprit le gobelet et la serra dans ses bras d'un geste maladroit qui trahissait son malaise.

Elle attendit un peu, puis mit fin à l'étreinte. Ensuite, sans un mot, elle se dirigea vers la sortie.

– Merci pour les vivres. Fais ce que je t'ai dit.

– Oui.

À l'orée de la grotte, une bourrasque frappa ses vêtements humides, et elle frissonna. Elle se sentait si vulnérable. Étrangement, bien qu'elle vînt d'attester de la loyauté de leur union, elle avait l'impression d'avoir été trahie. Une langue d'eau salée s'immisça entre ses orteils. La mer l'appelait. Elle avança sans se hâter. La toile de lin flottait autour de sa taille quand elle se retourna pour jeter un dernier regard à Kodwo. Il la saluait de la main. Nyanta fit mine de ne pas apercevoir le geste. Toutes les nuits depuis que ça avait commencé, il la blessait de la même manière, et la nuit suivante, elle était de retour.

Se donnant une poussée avec les jambes, elle se laissa happer par le courant. Elle devait se concentrer sur le chemin, les récifs ne pardonnaient pas.

La main en visière, Konto observait le ciel. Bientôt, le soleil allait poindre à l'horizon et recouvrir la mer d'une huile rouge. Les étoiles s'effaçaient, et les poissons de nuit ne bondissaient plus hors de l'eau. Son harpon

n'avait plus quitté son poing depuis longtemps. La bouche sèche, il évitait de regarder son ami. Il redoutait l'expression qu'il lirait sur son visage. Les épaules tendues, il gardait un bras levé, comme s'il était à la recherche d'un ultime poisson. Le moment était-il venu de rebrousser chemin ? À l'exception de leur barque, il ne restait qu'un autre couple de pêcheurs, jeunes et inexpérimentés, sur l'eau. Ils se disaient probablement qu'en restant aussi longtemps que possible, ils finiraient par avoir une meilleure prise. Cependant, la pêche ne fonctionnait pas ainsi. L'esprit de la mer tendait ses dons au pêcheur le plus méritant, celui qui faisait le plus d'offrandes, avec sincérité. L'abosom¹ de la mer savait se montrer reconnaissant envers le pêcheur respectueux, dont le cœur était pur. C'était pour cette raison que Konto était généreux envers lui. Mais à présent il était saisi de crainte, car il était temps de partir. Les abosom n'aiment pas qu'on leur force la main. S'ils ne levaient pas l'ancre bientôt, ils s'attireraient toutes sortes de malheurs. Jetant un coup d'œil au dernier groupe de pêcheurs, il pointa son harpon et, avant même que son bras fût complètement tendu, leur ehem avait pris la direction des récifs. Leurs jeunes compagnons ne se douteraient de rien. Ils n'étaient pas assez expérimentés pour s'interroger sur sa manœuvre, se dit Konto.

Nyanta s'était-elle noyée ? Bien qu'il s'efforçât d'éloigner cette pensée de son esprit, Konto ne pouvait éviter de songer à l'oracle de l'okomfo. Déjà, à l'époque, celui-ci s'était opposé à ce que son frère épouse la jeune femme. L'union s'était conclue malgré tout. Depuis que les aburofo s'étaient installés sur la terre des Fantis,

1. Singulier d'abosom.

disaient les anciens, les choses avaient changé. Une génération plus tôt, personne n'aurait osé aller à l'encontre de l'oracle d'un okomfo. Seulement, dans l'esprit de la population, l'appât du gain commençait à supplanter la peur d'offenser les abosom. Tout le village n'avait plus qu'une seule idée en tête : commercer. Il fallait acquérir des biens, de l'étoffe, des céramiques, des bassines, toutes sortes d'articles qui s'échangeaient contre de l'or. C'était pour cette raison que l'oncle maternel de Kodwo l'avait encouragé à se lier à la famille de Nyanta, qui venait du royaume des riches Wassas, dans les terres intérieures.

Ensorcelé par les charmes de Nyanta, Kodwo s'était marié sous le regard incrédule de son frère Konto. Leur oncle s'était empressé de tirer profit de cette alliance en mettant la main sur l'or et la servante qui composaient la dot. Il comptait s'enrichir davantage par la suite en établissant une relation privilégiée avec les Wassas.

Konto eut un sourire amer. Il n'oublierait jamais le désespoir de son oncle ce jour pluvieux où, peu après le mariage, celui-ci avait perdu sa barque. Il l'avait mise à sécher sur un tréteau sur la plage, mais une vague énorme l'avait happée. Puis un requin l'avait brisée. Comment ne pas repenser à l'oracle ? Mais c'est surtout ce qui s'était produit par la suite qui prouva que l'okomfo avait raison de se méfier de cette alliance. Après la naissance de sa fille, Kodwo avait changé. Il était devenu distant, méfiant et violent. Oui, comment ne pas donner raison à l'oracle ?

– Konto !

Au moment précis où il se retourna vers Ekow, il aperçut Nyanta entre les récifs. Oui, c'était elle, elle était bien vivante ! Ils se dirigèrent aussitôt vers la tête aux longues tresses ornées de bijoux et de perles d'or qui émergeait des vagues. Après avoir déposé son harpon, Konto se

pencha en avant. Il saisit Nyanta et la hissa dans l'ehem. La jeune femme grelottait de fatigue. Il remonta la couverture jusqu'à son cou et s'accroupit pour la réchauffer de sa torche. C'était la dernière fois qu'elle y allait; il le savait aussi. Son frère était livré à lui-même, et Konto ne pouvait pas l'aider, même s'il était un bon nageur. Il risquait d'attirer l'attention s'il s'absentait pendant la pêche.

Il interrogea Nyanta du regard.

– Demain, je dois aller voir les anciens, fit-elle en claquant des dents.

– Ça ne marchera pas.

– Je sais.

Konto se dit toutefois qu'Oto Anfo, le doyen de l'assemblée des anciens, était leur dernier espoir.

Après avoir caché Nyanta une fois de plus, ils se rapprochèrent du village. Ekow prit soin d'éviter le Castelo en manœuvrant l'ehem. Les Portugais leur avaient interdit l'accès de la grève en dessous de la falaise, qu'ils réservaient au débarquement et au carénage de leurs navires marchands. Quiconque s'égaraient là encourrait une terrible sanction. Konto n'avait-il pas vu des boules de feu faire sombrer des navires qui s'étaient aventurés trop près de la forteresse? Et cela, alors même que leur équipage était également composé d'aburofo? Toutefois, ces aburofo-là n'étaient pas portugais.

Les deux hommes firent d'abord un détour par la lagune de la rivière Benya, au nord du village. À cet endroit, ils trouvèrent une berge isolée pour permettre à Nyanta de débarquer à l'insu de tous. Alors qu'elle se faufilait dans la mangrove, ils rejoignirent les autres pêcheurs qui accostaient sur la plage, épuisés. En voyant leurs visages, ils comprirent que la plupart d'entre eux

n'avaient pas fait une pêche fructueuse. Un à un, après avoir hissé chaque ehem sur son tréteau, les hommes se dirigèrent vers le percepteur du port, chargé de récolter la taxe royale. Un cinquième du produit de la pêche allait être livré dès l'aube au dirigeant du royaume d'Eguafo, l'omanhene, qui, depuis sa résidence dans les montagnes un peu plus au nord, contrôlait et protégeait le village.

– C'est tout? fit le percepteur en observant le panier de Konto.

– Oui, répondit-il simplement.

– Demain, ce sera mieux. Gardez confiance et faites des offrandes à l'obosom de la mer.

– Oui.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

© Ryad Assani-Razaki, 2026

© VLB éditeur, Montréal, 2026

Tous droits réservés pour tous pays
editionsvlb.com

© Éditions Liana Levi, 2026, pour la présente édition.

Couverture : Denis Hoch

Photo : © Rishi Kadikar/iStock

Cette édition électronique du livre *Les maîtres du sol* de Ryad Assani-Razaki
a été réalisée en août 2026 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-1292-6)

ISBN ePDF: 979-10-349-1294-0